

A Época - junho <sup>3</sup> de 1936

## Entrevistando Emile Bréhier

(por Evairto de Moraes Filho)

Aproveitando a ocasião de se achar entre nós, a convite da Municipalidade, o grande filósofo francês Mr. E'mile Bréhier, *Maitre de Conférences à la Sorbonne*, obtivemos uma entrevista dele, durante a qual tivemos o prazer de ouvir o maior historiador, em França, da filosofia mundial, sobre algumas questões gerais do pensamento filosófico de nossos dias.

Transcreveremos aqui uma pagina de apresentação do Prof. E'mile Bréhier em seu livro *Histoire de la philosophie allemande (1921)*:

«Mr. E'mile Bréhier enseigne, depuis 1908, la philosophie dans les universités; après avoir été professeur dans les facultés des lettres de Rennes et de Bordeaux, il est depuis 1919 maître de conférences de philosophie et d'histoire de la philosophie à la Sorbonne. Ses travaux ont porté en particulier sur le période dite «hellénistique» de l'histoire de la philosophie grecque (*Idées Philosophiques et Religieuses de Philon d'Alexandrie — Paris, 1908; Chrysippe — Paris, 1910*) et sur l'histoire de la philosophie allemande au début du XIX<sup>e</sup> siècle (*Schelling — Paris, 1912*).

Mr. E'mile Bréhier est décoré de la Croix de Guerre et de la Légion d'Honneur au titre militaire».

Depois desta época, Mr. E'mile Bréhier publicou, além de outros escritos, sua grande *Histoire de la Philosophie*, com a qual mais se firmou seu justo renome de erudito e pensador.

Como reconhecimento dos elevados meritos de Mr. E'mile Bréhier, agora mesmo foi ele indicado para Presidente do *Neuvième Congrès International de Philosophie, (Congrès Descartes)*, que se realizará em Paris de 1 a 6 de agosto de 1937, onde Henri Bergson é Presidente de honra, além dos maiores nomes do atual pensamento francês, que comparecerão como membros, entre outros: Celestin Bouglé, Léon Brunschvicg, Georges Dumas, E'tienne Gilson, E'douard Le Roy, Abel Rey, Louis Rougier, etc.

Foram as seguintes as questões de filosofia contemporânea apresentadas por nós a Mr. E'mile Bréhier:

1.<sup>a</sup>) — *L'ancienne et la nouvelle philosophie* — Nouraudra-t-il remplacer la philosophie classique par une nouvelle philosophie, selon les irrationnalistes et pragmatistes radicaux?

2.<sup>a</sup>) — *Science et philosophie* — Y a-t-il, de fait, cette inutilité, si répandue, de la philosophie dans la vie scientifique de nos jours? C'est-à-dire, est-elle vraie la tendance de certains philosophes actuels, selon laquelle la philosophie a perdu sa raison d'être pour ne plus pouvoir jeter un coup d'œil général et synthétique sur les sciences particulières qui auraient surpassé leur ancienne maîtresse?

3.<sup>a</sup>) — *Théorie de la connaissance* — La théorie de la connaissance est-elle une théorie complètement indépendante, particulière, ou est-elle une seule partie de la philosophie scientifique? Ne vaut-il pas mieux l'envisager comme un résultat nécessaire et unique de la fusion: physique-psychologie-logique?

4.<sup>a</sup>) — *Intellectualisme et anti-intellectualisme* — Le mouvement anti-intellectualiste d'aujourd'hui, à le bien prendre, n'est-il pas vraiment réactionnaire au dépens de l'authentique pensée rationnelle et philosophique?

5.<sup>a</sup>) — *L'avenir de la philosophie* — Que nous dit sur l'avenir de la philosophie le devenir contemporain du monde?»

Do Professor E'mile Bréhier tivemos a honra de receber as seguintes respostas, que dispensam qualquer comentario, de tal maneira são claras e meditadas:

« Les questions que vous me posez et auxquelles je ne me flatte nullement de donner une réponse décisive, me montrent quelle importance vous attachez à la philosophie et combien vous sentez vivement la crise qu'elle traverse.

Je grouperai trois de ces questions, la première, la deuxième et la quatrième, qui mettent en lumière trois oppositions, l'une entre «l'ancienne et la nouvelle philosophie», l'autre entre «la science et la philosophie», la troisième entre «l'intellectualisme et l'antiintellectualisme».

A — (2<sup>me</sup>. question) Et je commencerai par la seconde. Avant d'y répondre, je veux vous mettre en garde contre une conception, fautive quoique très répandue, de l'histoire de la philosophie: il n'est pas vrai qu'il y ait d'abord eu une époque où la philosophie contenait et dominait toutes les sciences, puis qu'elles se soient détachées d'elle peu à peu, la laissant ainsi sans contenu. La vérité, c'est que les sciences dites positives sont nées de techniques pratiques, qui n'ont aucun rap-

port avec la philosophie: la nécessité de mesurer les terrains, d'échanger les produits, de régler les travaux des champs a donné naissance à la géométrie, à l'arithmétique, à l'astronomie; la physique et la chimie sont nées de techniques, telles que celles de la métallurgie ou de la préparation des breuvages et médicaments; la science des êtres vivants vient de la médecine. Le caractère commun de toutes ces techniques est de se livrer à des opérations sur la matière; elles ont toujours été positives, et jamais elles n'ont eu à le devenir. La philosophie a un objet tout différent: cet objet, c'est, d'une manière générale, l'esprit. Quels sont dans ces conditions, les rapports entre la philosophie et les sciences? Pour se comprendre, il faut savoir comment ils sont nés: or, ils sont nés, chez les Grecs, d'exigences qui étaient inhérentes au développement même de la science. Les règles simplement techniques et empiriques trouvent en effet rapidement leurs limites: ainsi, pour prendre un exemple célèbre, l'on s'est aperçu que l'on ne pouvait pas prendre n'importe quelle unité pour mesurer une longueur: la diagonale d'un carré ne saurait être mesurée exactement en prenant pour unité le côté du carré ou la moitié de ce côté, ou son quart, ou son huitième, etc.; cette découverte de «l'irrationnel» force l'esprit à se interroger sur les capacités et les limites de la raison humaine, et de cette question naissent des philosophies comme celles des Pythagoriciens et de Platon; les obstacles que rencontrent les sciences ont fait naître l'effort pour les vaincre; dans cet effort, le travail spirituel, qu'est la science, prend conscience de lui-même, cette conscience, c'est la philosophie. L'expérience de l'histoire montre que la plupart des grands savants, en approfondissant leur science, sont arrivés à la philosophie: qu'il suffise de rappeler les noms de d'Alembert, d'Henri Poincaré, de Duhem, d'Einstein, et du plus illustre de tous, Descartes, qui a cherché dans les mathématiques les conditions générales de toute certitude. L'utilité de la philosophie pour la science ne disparaîtrait que si les sciences étaient réduites à de simples techniques, dont les règles peuvent être appliquées sans qu'on les comprenne.

*B — (1me et 4me questions) —* Pour répondre à la première et à la quatrième question, il me faut rappeler brièvement dans quelles conditions sont nées les philosophies irrationalistes, pragmatistes et antiintellectualistes. Elles sont une protestation, absolument justifiée, contre le caractère abstrait, éloigné de la vie réelle, qu'avait pris la philosophie dans les dernières décades du XIXe siècle; toutes ces doctrines affirment avec raison, qu'une vérité, pour être telle, doit avoir une sig-

nification concrète, c'est-à-dire doit modifier l'attitude de l'individu qui connaît à l'égard du réel: elles donnaient en exemple les vérités expérimentales de la science, qui, à mesure qu'elles sont découvertes, transforment notre conduite, ou bien les vérités religieuses qui sont, elles aussi, inséparables de l'action. Mais il faut remarquer deux choses: — 1.e — le défaut de l'intellectualisme contre lequel ces doctrines protestaient, n'est pas inhérent à l'intellectualisme véritable; Platon, le type et le chef de l'intellectualisme, voyait, dans les sciences et la contemplation des Idées, la condition à laquelle les philosophes pourraient instituer le justice dans la cité; Descartes voyait «les fruits de l'arbre de la philosophie» dans la médecine, la morale et la mécanique»; la doctrine de Hegel s'achève en une philosophie du droit, de l'art, de la religion. L'irrationalisme a donc rendu les plus grands services à la philosophie en la rappelant à sa vraie destination. 2.e — Il n'en est pas moins vrai que le pragmatisme proprement dit est fait de deux thèses dont l'une est fautive et l'autre peu précise. Il est peu précis de subordonner la recherche de la vérité à l'utilité, tant que l'on n'a pas déterminé le concept, fort vague, de l'utile.

A la *première question*, je répondrai donc: il n'y a pas de philosophie ancienne et de philosophie nouvelle, ce que vous appelez «philosophie nouvelle» n'étant au fond que l'affirmation de la nécessité, pour la philosophie, de revenir aux problèmes concrets, — et à la *quatrième question*: l'anti-intellectualisme, pris en lui-même et indépendamment des partis politiques qui veulent l'exploiter n'a rien de «réactionnaire» ni d'«avancé».

D — 3.e question) — La théorie de la connaissance a nécessairement pour fondement les formes concrètes de la connaissance, parmi lesquelles se trouve la connaissance scientifique; elle dépend donc de la science, dans la mesure où elle est une réflexion sur la science; c'est pourquoi elle est liée à la physique comme aux autres sciences. Son rapport avec la psychologie soulève un problème difficile à résoudre: la théorie de la connaissance envisage la connaissance dans sa structure universelle, dans ses lois générales; elle ignore les aspects que peut prendre cette connaissance chez les individus; or, ce sont les aspects qui sont étudiés par le psychologue. Mais, d'autre part, il est certain que la connaissance achevée, telle qu'on la trouve dans les sciences, ne peut guère s'expliquer si l'on ignore ce qu'est la connaissance chez l'enfant, chez le primitif, etc. La logique, enfin, prise en son sens strict, est l'ensemble des règles techniques et pratiques du raisonnement, et elle ne fait pas partie de la théorie de la connaissance; prise en

un sens plus large, comme étude théorique des procédés de raisonnement employés par les différentes sciences, elle se confond partiellement avec elle.

*E — 5me. question)* L'avenir de la philosophie? Je ne suis pas prophète, et je ne puis vous le prédire. Cependant, je puis peut-être vous dire pourquoi je ne peux pas le prédire. La philosophie est, comme la science et l'art, de ces activités spirituelles qui, d'une part, exigent pour se réaliser des conditions nombreuses et complexes (sociales, psychologiques, etc), et qui, d'autre part, dépendent encore de la liberté et de l'initiative humaine, qui sont complètement imprévisibles. Sur premier point, j'ai écrit plus haut que, si les sciences se réduisaient à des techniques, elles ne sentiraient plus aucun besoin de se compléter par une philosophie: on peut généraliser cette remarque et dire que, si la société humaine tend, comme le croient certains, à un état analogue à celui des sociétés animales, où tout paraît réglé mécaniquement, la philosophie, et en général toute invention de pensée, deviendra inutile et impossible. Mais par là, le premier point se relie au second; l'homme reste en effet toujours libre de s'affranchir du mécanisme et de l'utiliser comme un moyen, au lieu d'être sa victime; la seule question, c'est de savoir s'il usera de cette liberté, ou si même, à la longue, il pourra en user, si l'humanité n'arrivera pas à l'état d'un homme, qui est devenu l'esclave de sa routine et de ses habitudes: alors la philosophie disparaîtrait. La philosophie est donc la mesure de la liberté que l'esprit garde relativement à la réalité qui l'entoure et le presse; la fin de la philosophie serait le renoncement à cette liberté et, avec lui, la fin de la civilisation occidentale.

Je pense ainsi avoir répondu, autant qu'il m'était possible, aux graves questions que vous me posiez. Je ne veux pas terminer sans vous dire combien j'ai été heureux de voir que ces questions préoccupent la jeunesse intellectuelle du Brésil. J'ajoute que l'avenir de la philosophie me paraît dépendre pratiquement de deux conditions: 1.<sup>o</sup> — un enseignement philosophique donné dans les collèges d'enseignement secondaire à la fin des classes, et dans les facultés; 2.<sup>o</sup> — l'existence de sociétés philosophiques dues à la initiative de personnes qui se réunissent pour discuter de questions purement et strictement philosophiques; c'est par des groupements libres de ce genre que peuvent se produire la sympathie et le groupement d'esprits, conditions indispensables de l'existence et de l'avenir de la philosophie».